

pouvions nous empêcher de voir avec peine que la guerre dans laquelle nous alliez être appelés à faire de si grands sacrifices, à courir de si grands dangers, était une guerre contre des compatriotes. Avec combien plus de plaisir nous vous aurions vu partir pour aller repousser un ennemi étranger !

Mais nous nous consolions à la pensée que puisqu'il fallait prêter main-forte à la loi et à l'ordre public, et que l'insurrection, quelque excusable qu'elle pût être, fut réprimée, "il y avait moins de dangers d'excès" contre les malheureux qui avaient pris les armes, "alors que la répression était entre vos mains."

Aujourd'hui, votre joie est sans mélange de regrets et d'inquiétude. Au plaisir de vous voir revenus sains et saufs au milieu de nous, se joint l'orgueil de constater "que votre conduite a fait honneur à votre bataillon, à votre ville, à votre nationalité et à votre pays."

Vous n'avez pas eu l'occasion de livrer de combats, mais vous avez fait et bien fait quelque chose de beaucoup plus difficile, surtout pour des gens nouveaux dans le métier des armes ; "vous avez enduré le froid, la faim, la fatigue, les misères de toutes sortes, vous avez, pendant plusieurs mois, supportés la vie de garnison dans des endroits éloignés de tout centre civilisé," privés de tout ce qui peut rendre la vie agréable à des gens habitués à vivre dans une ville aussi sociable que la vieille capitale de la province. Pour livrer un combat, il suffit d'avoir du courage personnel, et il n'y a pas un homme digne de ce nom qui ne soit prêt à en montrer lorsque l'occasion s'en présente. Mais, pour endurer ce que vous avez enduré, pour faire ce que vous avez fait, il faut plus que cela ; il faut cette patience, cette froide persévérance, cette discipline qui font l'esprit militaire et qu'on ne saurait trop louer dans un corps volontaire de formation récente, sans expérience du service actif. Si vous avez déployé de telles qualités pour une guerre à laquelle vous n'alliez que par devoir, et que vous ne pouviez que déplorer avec nous tous, que ne pouvions-nous pas espérer de vous si, "ce qu'à Dieu ne plaise," vous étiez appelés à prendre les armes contre un ennemi étranger qui voudrait envahir notre pays et menacer nos forces ? Chacun de ceux qui se sont montrés si bons soldats, alors qu'il s'agissait de combattre des compatriotes égarés, "vaudraient quatre hommes" contre un ennemi pour lequel il n'éprouverait aucune sympathie !

En venant saluer avec joie ceux qui nous reviennent, nous ne devons pas oublier ceux qui, partis avec eux pleins de vie et d'espoir, sont allés mourir loin de leurs familles. Aux parents de ceux-ci, je puis assurer qu'ils ont les plus vives sympathies de toute la population de Québec.

"Colonel Amyot, officiers et soldats du 9ème bataillon," au nom de toute notre ville, je vous dit : "vous avez bien mérité de votre pays, nous sommes fiers de vous, et nous vous souhaitons la plus cordiale bienvenue."

VIVE LE 9ÈME BATAILLON.

Québec, 21 Juillet 1885.

Le colonel Amyot répondit en termes éloquents. Il remercia M. le maire Langelier et les citoyens de Québec de l'accueil qu'ils nous faisaient. Il redit en quelques mots la campagne que nous avions entreprise et contribué à mener à bonne